

Elle attendait sur le quai. Elle repensait aux derniers jours passés avec celles qu'elle avait considérées comme ses amies. Un malaise persistait en elle. Ses pensées furent interrompues par l'arrivée du train. La porte s'ouvrit, elle mit un pied sur la première marche, leva la tête et s'arrêta brusquement.

« Nicolas ! pensa Sofia. Ou tout au moins son sosie. Ce n'est pas possible ! »

Elle était pétrifiée, incapable de faire un geste, son cœur battant à cent à l'heure et son cerveau se liquéfiant. Pourtant, il lui fallut réagir, continuer à monter dans le wagon, poussée par les autres passagers qui commençaient à râler derrière elle. Elle déposa sa valise dans l'espace prévu à cet effet, gagna sa place en s'excusant à deux reprises de déranger d'autres passagers qui s'installaient, retira son manteau et s'assit. Tous ces gestes, elle les avait accomplis mécaniquement, l'esprit ailleurs, envahi par des souvenirs qui remontaient par flashes dans sa mémoire.

Enfin, une fois installée, elle pût le regarder à nouveau. Il était debout dans l'entrée du wagon et vapotait près de la porte encore ouverte. Elle voyait son profil au nez légèrement busqué, ses cheveux brun foncé, presque noirs, son corps élancé et musclé. A un moment, il tourna les yeux vers elle ou plus exactement vers l'intérieur du wagon, elle détourna aussitôt les siens.

« Nicolas...pensa-t-elle à nouveau. De quelle couleur étaient ses yeux, déjà ? Verts, me semble-t-il. Mais non, ce ne peut pas être Nicolas ! Il a disparu. Depuis 23 ans exactement. Et pourtant, cette ressemblance si évidente, si troublante, d'où vient-elle ? Ce jeune garçon a entre 20 et 25 ans, l'âge où j'ai connu MON Nicolas. »

Le jeune homme était rentré dans le compartiment et s'était assis non loin d'elle, elle pouvait l'apercevoir en se penchant un peu. Sofia songea qu'elle était folle, que cette vision était irréaliste, et pourtant là, tout près, le portrait craché de Nicolas. Le TGV Lorient/Rennes se remit en marche et sa mémoire aussi...

Décembre 1999, comment ne pas se souvenir de ce mois terrible qui apporta en France deux grandes catastrophes, l'une écologique et l'autre climatique?

Le 12 décembre : le naufrage de l'Erika et les 20 000 tonnes, peut-être plus, de fioul lourd déversées sur le littoral de la Vendée au Finistère sud. Au moins 150 000 oiseaux marins pris dans cette soupe mortelle, noire et gluante, un véritable désastre pour cette espèce animale. D'ailleurs, c'est suite à cette catastrophe que quelques années plus tard, en 2012, sera créée la notion de « préjudice écologique », inscrite désormais au Code civil.

Les 26, 27 et 28 décembre : la « tempête du siècle » ou les ouragans Lothar et Martin qui, l'un après l'autre, traversent le pays d'ouest en est, déracinant des milliers d'arbres et tuant 92 personnes.

Finistère sud, mercredi 28 décembre 1999, Laure, Lucie et Claire et moi, Sofia, revenions à Lesconil après avoir passé les fêtes de Noël dans nos familles respectives. La tante de Lucie y possédait une maison de vacances, vide en cette saison. Nous quatre, étudiantes en troisième année de Biologie à Rennes, amies de fac et de coloc, avions prévu d'y passer cette fin d'année ensemble. Au début des vacances, nous avons déjà occupé cette maison quelques jours car nous nous étions portées bénévoles pour nettoyer le littoral souillé par la marée noire et pour aider recueillir les oiseaux mazoutés.

Les vents violents des ouragans des jours précédents ayant ramené de nouvelles nappes de fioul sur les côtes, nous pensions « reprendre du service » pour deux ou trois jours. C'est ainsi qu'après avoir fait quelques courses et déposé nos affaires dans la maison, nous avons rejoint le local des bénévoles pour faire le point sur les différentes tâches à accomplir.

En sortant, la journée était déjà bien avancée et la nuit tombait. Nous avons décidé de nous octroyer une petite pause au Café du port. Près du bar, nous avons retrouvé ce groupe de quatre copains que nous avions croisé plus tôt dans la journée car, comme nous, ils étaient venus pour être bénévoles.

Tout naturellement, la conversation s'engagea. Ils étaient étudiants à Brest et amis depuis le lycée.

-On n'arrive plus à se quitter depuis la seconde ! Alors, on se suit partout ! rigolent-ils. Présentations faites : ils se nomment Nicolas, Clément, Antoine et Paul.

Soudain, ils redevinrent plus sérieux. Ils pensaient pouvoir être logés sur place par une association ou par la municipalité, or rien de cela, les bénévoles devaient chercher leur propre hébergement.

Notre maison était spacieuse : un escalier extérieur permettait d'accéder au premier étage dont nous occupions la grande chambre. Sous les combles, il y en avait une autre. C'est cette chambre-là, qu'après une rapide consultation entre filles, nous leur avons proposé d'utiliser. C'est ainsi que de quatre, nous sommes passés à huit locataires !

Nicolas était sans conteste le plus assuré de la bande des garçons, il avait cette aisance à parler de tout, à avoir un avis sur tout et se sachant « beau gosse » il se plaisait à jouer le grand séducteur.

Quant à moi, j'étais aussi petite que Nicolas était grand, blonde qu'il était brun, discrète qu'il était volubile... deux contraires qui entraient en contact. C'est sans doute cela qui m'a attiré chez lui. Je me sentais troublée par cette attirance, mélange d'admiration et de désir. Mais au fond de moi, j'hésitais à me lancer dans une relation dont je craignais qu'elle soit éphémère. Mes amies, moins timorées que moi, me disaient :

-Allez ! Vas-y ! Il est canon, ce mec ! Et tu ne vas quand même pas finir vieille fille !

Et c'est ainsi qu'à la fin de la deuxième soirée, j'étais assise sur le canapé, la tête posée contre l'épaule de Nicolas.

-Fais attention ! C'est un véritable Don Juan ! Un bourreau des cœurs ! m'avertirent ses copains.

Mais aucune remarque ne pouvait ébranler cette admiration amoureuse. Je me sentais tout simplement bien à côté de lui. Et lui, avec ses mots et ses gestes tendres, semblait ressentir la même chose. De plus l'amitié se renforçait au sein du groupe et tout le monde, filles comme garçons, avait le sentiment de vivre des instants forts, animés d'une sorte d'urgence à profiter d'une vie que l'on découvrait fragile.

Le 31 décembre 1999 arriva, fin d'année, fin de siècle, passage de millénaire. Quelle affaire !

Le réveillon se devait d'être à la hauteur de l'évènement et de la fête !

Courses au supermarché, préparation du repas, passage dans la salle de bains, petit maquillage pour les filles et vers 20 h, dernier apéro du XXe siècle ! Les bières, commencées dès l'après-midi, le punch, la vodka, il faut avouer que nous avons bien arrosé ce réveillon-là... L'ambiance était décontractée et festive, l'amitié bruyante et tactile. On a dansé et chanté, bu et mangé. Vers 11h30, nous avons entendu les premiers bangs d'un feu d'artifice. Nous sommes sortis sur le balcon pour le regarder, serrés les uns contre les autres, dans le froid de la nuit. Il était assez loin mais les explosions colorées et scintillantes étaient parfaitement visibles de notre poste d'observation.

C'est alors que les garçons, passablement excités, décidèrent d'uriner à travers les barreaux du balcon avant de rentrer dans la maison.

-Ouais, on va faire un concours nocturne de « jet de pissette » a dit Paul. De toute façon, vous les filles, vous nous reprochez toujours de salir les toilettes !

- Vous êtes vraiment tarés, les mecs ! s'était offusquée Laure.

Nous étions parfaitement d'accord avec elle et Lucie a ajouté :

-Bon, on ne va pas rester regarder le résultat ! Mais demain, il faudra penser à nettoyer la terrasse. Je ne veux pas d'histoires avec ma tante, ok les gars ?

Les garçons à peine rentrés, nous avons crié : « Minuit, il est minuit ! » Cris et baisers. Euphorie douce. Nicolas m'attira contre lui et m'embrassa plusieurs fois. C'était doux, c'était flatteur, je comptais pour quelqu'un et je me laissai faire.

-On se reverra, ça c'est sûr, je ne te lâche pas comme ça... me chuchotait mon Don Juan

On remit de la musique, on se déhancha sur les rocks, on se serra sur les slows. Puis la fatigue se faisant sentir ainsi que les effets de notre consommation d'alcool, à laquelle nous n'étions pas habitués, eurent raison de notre énergie. Vers quatre heures du matin, nos yeux se fermaient de plus en plus en fréquemment, on s'endormait les uns après les autres, les uns contre les autres, dans des positions pas toujours très confortables. Décision prise d'aller se coucher.

Nuit ensommeillée et profonde. Je sentis soudain un contact sur mes joues, mon cou, mes cheveux. Je me réveillai en sursaut. Ce contact, c'étaient des caresses. Nicolas était assis sur le lit près de moi, dans le noir. Je le reconnus à son odeur et à sa voix quand il murmura :

-Viens, Sofia, viens avec moi, j'ai un truc à te dire...

Je ne sais toujours pas pourquoi je me suis levée car j'étais épuisée. Il m'a prise par la main et je l'ai suivi, à moitié réveillée. On s'est assis sur le canapé et soudain, j'ai eu froid.

-Bon, tu voulais me dire quoi ? lui ai-je demandé.

-Tu vois Sofia, je n'arrive pas à dormir, je pense trop à toi. Ecoute, ce soir j'étais vraiment bien avec toi, tu me plais, oui, tu me plais beaucoup. Et puis quand je pense qu'on va se séparer tout à l'heure, non, je ne peux pas te quitter comme ça, j'ai envie de toi. Très envie de toi...

A ce moment-là, je sursautai, une nouvelle fois, et je le stoppai net :

-Eh oh, tu crois que c'est l'heure des déclarations d'amour ? Là, maintenant, moi, je n'ai qu'une envie, c'est de retourner dormir. Moi aussi, je t'aime bien, mais je n'ai pas envie de coucher avec toi ! Allez, arrête de délirer, tu as trop bu ce soir ! Bonne nuit !

Je tentai de me lever mais Nicolas m'en empêcha. Il attrapa mon visage et m'embrassa sur la bouche. Je ne pouvais plus parler. Il s'allongea sur moi. Je ne pouvais plus bouger. Puis il mit une main sur ma bouche et avec l'autre, il souleva mon T-shirt puis baissa mon slip...

C'est à cet instant-là, je crois, que je me suis dédoublée. D'un côté, un Moi intérieur hurlait en silence de la violence de cette situation. De l'autre, mon Moi extérieur, enveloppe charnelle, corps glacé, pétrifié s'était détaché de mon esprit. Ce fut une éternité de quelques minutes.

Soudain, je ne ressentis plus de pression sur mon ventre. Nicolas, s'était relevé, à califourchon sur mes jambes, il souriait bêtement, l'air satisfait. Il se pencha pour m'embrasser dans le cou, sur le front, sur la bouche... *Non ! Pas sur la bouche, c'en est trop !* pensais-je. En un instant, mon corps et mon esprit se réunifièrent. Je le repoussai d'un geste puissant, si brusquement qu'il partit en arrière et se cogna la tête contre la table du salon.

Bruit sourd, gémissement, silence. Je le regardai et vis sa poitrine se soulever. *Ouf, il n'est pas mort, il n'est qu'assommé !* J'ai regagné ma chambre en mode zombie, allumé la lumière et, au prix d'un gros effort, j'ai réussi à articuler :

-Eh, les filles, s'il vous plaît, aidez-moi !

Trois paires d'yeux s'ouvrirent péniblement les unes après les autres.

-Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ? Tu es toute blanche... Pourquoi tu pleures ? demanda Claire.

-C'est à cause de Nicolas. Il est là-bas, dans le salon, je l'ai assommé. Je crois qu'il a trop bu...

-Qu'est-ce qu'il a fait ? Il t'a...

Je fis un signe affirmatif de la tête.

D'un bond, mes trois amies m'entourèrent, m'embrassèrent, me prirent dans leurs bras : l'amitié reconforte, je me sentais prête à retourner dans le salon. Lorsque nous y arrivâmes, Nicolas était assis sur le tapis, le dos appuyé contre la table basse, il se frottait l'arrière du crâne. Son pantalon et son slip étaient encore descendus sur ses jambes. Il me sembla pitoyable.

-Eh bien Sofia, mais qu'est-ce que tu m'as fait ? se plaignit-il.

-Ce que je t'ai fait ? Et toi, tu te souviens seulement de ce que tu m'as fait ? J'avais dit NON, tu n'avais pas le droit, tu as tout gâché ! Je voudrais que tu partes maintenant. Va-t'en !

-T'es vraiment un salaud ! Un vrai salaud de macho ! Laure et Claire le lui répétèrent deux ou trois fois.

-Quand je pense que je t'ai invité dans cette maison, renchérit Lucie. Et regarde ce que tu as fait à ma copine ! Elle a raison, dégage ! Prends ta voiture et dégage le plus vite possible !

Surpris par notre réaction, par le ton sourd et plein de colère contenue de nos paroles, Nicolas tenta quelques excuses un peu maladroitement.

-Ok, j'ai déconné, j'aurai pas dû... je n'sais ce qui m'a pris... pardon Sofia...

Je ne répondis pas. Nous marchions vers lui. Il tentait de remonter son pantalon tout en contournant la table du salon. Nous étions arrivés près de la porte d'entrée, les filles avançant, lui reculant à deux mètres de nous. Il attrapa sa veste accrochée dans le couloir, ouvrit la porte et sortit sur le balcon. Le froid nous saisit, une petite clarté de lune éclairait la nuit. Nicolas commença à s'éloigner, puis brusquement, il se retourna.

-Vous n' pouvez pas m'faire ça, les filles, je vais aller où maintenant ? Pitié...

Et soudain, alors qu'il était en train de nous regarder et de nous parler, il trébucha et bascula en arrière. Il rebondit sur les marches de l'escalier et s'étala tout en bas. Il n'avait même pas crié, cela s'était passé trop vite. Nous nous sommes précipitées en bas de l'escalier. On l'appela, on le scruta à la lueur d'une lampe-torche que Lucie venait d'apporter du garage tout proche. Il ne bougeait plus. On vit même un filet de sang couler de sa bouche. Stupeur, effroi, panique. Les émotions se mélangeaient dans nos têtes.

- Merde, j'n'y crois pas ! Il est mort ? Vraiment mort ?

-On dirait bien, oui... En même temps, c'était un accident. On ne l'a pas fait exprès, on ne l'a pas poussé dans l'escalier, il est tombé tout seul !

-Si on appelle la Police maintenant, ils vont nous poser plein de questions, nous demander pourquoi on était dehors en pleine nuit. On va devoir parler de toi Sofia et de ce qu'il t'a fait.

-Et ils vont dire que c'est de notre faute, que si on ne lui avait pas dit de partir, il serait encore là. J'ai peur. Et si on allait en prison ? Non, non, écoutez les filles, il ne faut rien dire. On verra demain...

Ce premier de l'an 2000, au milieu de la nuit, tremblantes et gelées, mains posées les unes sur les autres, nous jurâmes de garder toute notre vie le secret des circonstances de la mort de Nicolas. Nous décidâmes aussi de nous retrouver tous les ans la nuit du 31 décembre, quelle que soit la direction que prendrait notre vie future et personnelle, afin de sceller à jamais notre amitié.

En rentrant dans la maison, nous avons tendu l'oreille. Rien, juste quelques ronflements du côté de la chambre des garçons. Et pourtant, que de choses s'étaient passées depuis qu'ils s'étaient couchés ! Nuit agitée, les yeux ouverts dans le noir, des frissons, des pleurs silencieux, des moments d'assoupissement. Soudain, je fus réveillée par un cri ! C'était Antoine qui, croyant rejoindre son copain Nicolas pour le petit déjeuner (son lit étant défait) venait d'apercevoir son corps dehors par la fenêtre. Il était 11 heures du matin.

Le lendemain, le journal local titrait au milieu d'autres faits-divers :

PLOBANNALEC-LESCONIL. TRAGIQUE ACCIDENT DU NOUVEL AN.

UN JEUNE HOMME DE 21 ANS SE TUE EN CHUTANT DANS UN ESCALIER.

Dans l'article, l'heure de la mort était évaluée entre quatre et cinq heures du matin. Il était question d'un taux d'alcoolémie assez élevé (la précédente soirée de réveillon pouvait l'expliquer) mais pas assez pour justifier une perte de connaissance susceptible d'entraîner une pareille chute. Pas de trace de consommation de drogue, pas d'antécédents médicaux connus. La thèse du suicide était écartée. Le mystère demeurait donc entier sur les circonstances du décès.

L'inspecteur chargé de l'enquête avait pourtant remarqué un détail. Si le jeune homme avait bien revêtu sa veste pour aller dehors, il avait la braguette de son pantalon ouverte et cela ne pouvait être une conséquence de sa chute. L'un des garçons avait alors parlé du fait qu'ils allaient parfois uriner dehors. « S'il est mort à cause de ça, avait conclu l'inspecteur, c'est vraiment le cas le plus triste et le plus absurde que je n'ai jamais eu à traiter... »

Nous ne sommes pas allées à l'enterrement de Nicolas trois jours après le drame. Nous n'en avons pas la force, ni mentale, ni physique. Nous avons écrit une lettre à ses parents pour leur dire combien nous avons apprécié de connaître leur fils pendant ces quelques jours avant le drame. Ils ne nous ont jamais répondu, sans doute persuadés que c'était de notre faute, que nous n'avions pas su gérer cette soirée. Quant à Antoine, Clément et Paul, nous avons essayé de les recontacter un peu plus tard au téléphone. Mais la mort de leur ami était si douloureuse à vivre qu'elle avait éclipsée tous les bons moments que nous avons passés ensemble. Nous n'arrivions plus à communiquer.

Je ne sais pas vraiment comment nous avons trouvé le courage de retourner à la fac, de reprendre le fil de nos cours et de passer nos examens. Nous nous sommes lancées à fond dans le travail, cela nous aidait à ne pas penser et à ne pas nous appesantir sur ce qui s'était passé... Notre amitié s'était renforcée : comme nous habitions le même appartement, dès que l'une flanchait un peu, les autres s'empressaient de la soutenir.

Fin février, je m'aperçus que je n'avais plus eu mes règles depuis quelques temps. Test de grossesse. Positif. Le ciel, une nouvelle fois, me tombait sur la tête. Que faire ?

Mes amies me conseillèrent d'aller au planning familial, au moins pour en parler. Je crois qu'elles étaient aussi désemparées que moi. Plusieurs fois j'ai tenté de prendre rendez-vous, mais je bloquais, je n'y arrivais pas. Cette vie en moi, c'était aussi, à moitié, celle de Nicolas. Le père était mort, comment pouvais-je décider de faire disparaître l'enfant aussi ?

Mais en même temps, je n'en voulais pas. Je n'étais pas prête à raconter les circonstances de sa conception, je n'étais pas prête à assumer une grossesse et je n'étais pas prête à élever un enfant toute seule. Seule, c'est le mot, seule devant le choix qui s'offrait à moi.

Finalement, ce fut l'enfant qui choisit et il décida de me quitter avant même de m'avoir connue. Un vendredi soir, je fus prise de violents maux de ventre et dans la nuit, je perdis mon bébé, dans un flot de sang. Je suis restée couchée durant tout le week-end. Le samedi soir, j'ai commencé avoir de la fièvre. Beaucoup de fièvre. Mes amies me suppliaient d'aller voir un médecin. J'ai pris du Doliprane et j'ai dormi. Dormi pour me reposer et pour oublier. Le lundi, je pouvais à peine tenir debout. Un médecin passa et diagnostiqua une infection utérine.

Deux semaines plus tard, j'avais rendez-vous chez une gynécologue qui m'annonça que l'infection avait détérioré mes ovaires et qu'il me serait probablement très difficile d'avoir un autre enfant. Ma vie s'écroula une nouvelle fois, à trois jours de mon vingt-et-unième anniversaire...

J'ai survécu, j'ai fini mes études et j'ai travaillé. Je suis devenue prof de SVT, Sciences et Vie de la Terre dans un collège. Fidèle à mes engagements pour l'environnement, j'avais la conviction que pour respecter la nature, il fallait d'abord la connaître. Je me suis donc attachée à transmettre, à travers mes cours, toute la beauté et la diversité de la vie sur notre Terre ainsi que l'urgente nécessité de la préserver. C'était mon combat. J'avais fait mienne cette déclaration de Nelson MANDELA : « L'éducation est l'arme la plus puissante que l'on puisse utiliser pour changer le monde ».

J'ai survécu et j'ai aimé. Julien, Romain, Mehdi, Yann, Pablo et Simon ont tous partagé ma vie pendant quelques mois ou quelques années. Certains voulaient devenir pères, d'autres non. Quant à moi, plusieurs fausses-couches successives finirent par me décourager d'être mère. Avec Simon, le dernier de mes amoureux, j'ai vécu presque cinq ans et je m'étais faite à une vie tranquille à deux. Simon était l'homme que j'attendais depuis longtemps : attentionné, patient, intelligent et plein d'humour. La quarantaine approchant pour nous deux, la question d'avoir un enfant le tarabustait. Pourtant connaissant mon passé, il n'en parlait pas souvent, évitant un sujet qui pourrait fâcher. Un autre projet commun nous accapara quelque temps: l'achat et la remise en état d'une petite maison de ville avec jardin.

C'est à la suite d'un week-end passé chez l'un de ses collègues qui venait d'adopter un enfant que nous avons commencé à parler de cette possibilité. Il était si enthousiaste et ses arguments étaient si convaincants que j'acceptais de le suivre dans ce nouveau projet. En juin 2022, notre demande

d'adoption fût acceptée. Nous avons fêté cela avec nombre de nos amis. J'étais heureuse et je pensais avoir surmonté mes réticences à la maternité. Pourtant, lorsque l'association que nous avons choisie nous mit en relation avec un orphelinat et que l'on regarda les photos et la vidéo d'un petit garçon de dix-huit mois, visage souriant et grands yeux interrogateurs, je bloquais. Encore une fois, incapable de me décider.

Dire non, c'était risquer de perdre Simon et son amour. Dire oui, c'était risquer de m'attacher à cet enfant, de l'aimer si fort qu'un jour, s'il m'arrivait de le perdre, je ne pourrais en supporter la douleur...

J'invoquais une mystérieuse envie de faire une petite pause dans notre relation, lui fit des excuses aussi banales que malhonnêtes et je m'en allais. Depuis fin septembre, j'occupais le studio qu'une collègue louait à un étudiant, parti six mois à l'étranger. *C'est toujours ça de pris*, me disais-je. Tous les deux ou trois jours, Simon m'envoyait un SMS me demandant quand j'allais revenir. Mais une fois encore, je n'arrivais pas à me décider. Honteusement et souvent en pleurant, je passais prendre des affaires à la maison pendant qu'il était au travail. De fait, je l'avais exclu de mes vacances et de mon réveillon du Nouvel an.

Après trois ans d'interruption pour cause de Covid 19, j'avais hâte de retrouver mes amies en cette fin d'année 2022. Comme nous nous l'étions promis dans la nuit du 1^{er} janvier 2000, c'était devenu un rituel que nous avons toujours respecté.

En cette matinée du 30 décembre 2022, j'avais pris le train pour venir à Lorient. En effet, j'avais laissé notre voiture à Simon, il en avait besoin pour aller à son travail. Moi non, car je pouvais aller à mon collège en bus. Laure vint me chercher avec ses deux enfants et fût étonnée de me voir arriver seule, mais pour ne pas mêler ses enfants à une discussion potentiellement délicate, elle n'insista pas sur ce sujet.

Elle vivait avec Erwan à Guidel. Ils avaient repris l'exploitation agricole de ses beaux-parents, faisaient du maraîchage bio, produisaient du cidre et du jus de pommes de leurs vergers, élevaient deux ânes et avaient transformé une ancienne grange en gîte pour recevoir leur famille et leurs amis. C'est justement là que je retrouvais Lucie, biologiste à la Station marine de Concarneau, spécialiste des algues du littoral, son mari Samuel, prof d'anglais et leurs trois enfants. Claire arriva un peu plus tard que moi, accompagnée de Quentin et leurs deux enfants. Ils vivaient à Brest et étaient soigneurs à Océanopolis.

A son arrivée, elle me posa la même question que les autres :

-Mais où est Simon ? Pourquoi il n'est pas là ?

Et devant mon air embarrassé, elle ajouta :

-Ne me dis pas que tu l'as largué lui aussi ? Ce n'est pas possible ! Il cochait toutes les cases, ton mec !

Mais qu'est-ce qui ne va pas chez toi ?

Sentant l'orage de l'amitié contrariée approcher, les pères emmenèrent stratégiquement les plus petits des enfants faire une petite promenade du côté des ânes... Quant aux ados, ils partirent s'enfermer dans une chambre avec leurs portables.

Rentrée dans la maison et assise devant une tasse de thé, je contre-attaquais face à mes amies, au regard inquiet et désapprobateur.

-Ce qui ne va pas ? Mais vous le savez, bon sang ! C'est ma vie, c'est ma vie actuelle qui est victime de mon passé... Vous croyez que j'ai tout surmonté ? Il m'est arrivé tant de choses en quelques mois, c'est là, gravé en moi. Vous pensez que je suis légitime pour être mère ? Eh bien non, j'ai peur, j'ai peur de m'engager, de trop aimer, d'avoir peur pour mon enfant...

-Mais tu ne crois pas que c'est un peu égoïste tout ça ? fit remarquer Laure. Tu crois que cela a été plus facile pour nous ? On a souffert aussi, mais pour t'apporter tout le soutien dont tu avais besoin, on s'est blindées, on a pris sur nous. Tu ne le sais pas, mais j'ai suivi une thérapie pendant cinq ans avant de refaire des nuits sans cauchemars permanents.

-Et puis, s'exclama Lucie, tu crois que l'on n'a pas peur pour nos enfants, nous ? Mais Aimer, c'est avoir peur, Aimer, c'est parfois souffrir. Cela va de pair ! Mon Lucas de 16 ans nous a demandé pour la première fois d'aller réveillonner avec ses amis du lycée pour le nouvel an. C'est à un petit kilomètre de la maison, et même si je ne suis pas complètement tranquille, je dois lui faire confiance... S'il n'oublie pas, il m'enverra un petit texto dans la nuit.

-En fait, reprit Claire, tu as peur de ce que tu ne peux pas maîtriser. On peut essayer de contrôler l'amour que l'on donne, mais celui qu'on reçoit, c'est impossible et pourtant c'est le plus beau ! Il est temps de tourner la page, Sofia, et de te laisser aller au bonheur. Fais-le pour toi, pour Simon, pour l'enfant que vous adopterez et pour nous. Fais-le pour conjurer le sort de notre nuit tragique.

Je restais silencieuse, bouleversée par les paroles de mes amies et profondément contrariée aussi car je comprenais que si je restais dans mon statu quo actuel, je perdrais leur amitié et notre secret, si vaillamment gardé jusqu'ici, volerait en éclat. Je devais changer l'ordre de mes priorités. Ce qui était ni facile à accepter, ni facile à réaliser en peu de temps. Pendant le reste de mon séjour, je me suis mise en retrait, songeuse, imaginant les souffrances et les résiliences de mes amies qui s'ajoutaient aux miennes. J'étais mal à l'aise. Si j'avais eu ma voiture, je crois que je serai repartie très vite. J'ai bien essayé de changer mon train du retour via internet, mais aucune place n'était disponible.

De leur côté, accaparées par la fête et leurs familles, elles n'avaient guère reparlé avec moi et m'avaient laissée ruminer mon mal-être. Les retrouvailles du 31 avaient-elles encore un sens ?

1^{er} janvier 2023, 16h, assise dans le train, les yeux mi-clos comme pour mieux garder mes derniers souvenirs, je sentais la somnolence s'installer. Soudain, je vis « Nicolas Junior » se lever et sortir du

wagon, suivi de deux autres garçons. *Ils vont probablement au wagon-bar*, pensais-je. Je pris mon sac et mon manteau et je les suivis. Je m'installai, non loin d'eux et commandai un café.

-Eh, Madame ! Pourquoi vous me regardez comme ça depuis tout à l'heure ?

-Euh, bonjour, euh, c'est parce que... j'ai un fils qui vous ressemble beaucoup, mentis-je au jeune « Nicolas ». C'est très troublant !

-Ah ! J'ai un sosie ? Et comment s'appelle votre fils ? Il a quel âge ?

-Lucas, répondis-je en pensant au prénom du fils de Lucie. Il a 20 ans.

-Moi, c'est Léo, 22 ans, lui, c'est mon pote Kévin et là, c'est Maël, mon demi-frère, mais on ne se ressemble pas trop. Moi, il paraît que je ressemble à mon père mais je ne l'ai pas connu. Il est mort avant ma naissance. Un accident. C'était un soir de réveillon, il est tombé sur la tête, trauma crânien et il est mort sur le coup ! Ma mère, elle était étudiante à Brest et ne savait même pas qu'elle était enceinte quand c'est arrivé. Elle s'en est aperçue juste après.

-Oh, c'est très triste. Je suis réellement désolée pour vous, dis-je en essayant de raffermir ma voix autant que possible car je sentais une boule énorme monter dans ma gorge...

-Faut pas être désolée, Madame, c'est comme ça et je n'ai pas manqué d'amour ! Au fait, votre fils, il est doué en maths ?

-Euh, non pas trop, lui, ce sont les sciences qu'il préfère. Pourquoi ?

-Parce qu'avoir un sosie pour aller passer les partiels de maths à ma place, la semaine prochaine, cela m'aurait bien rendu service ! éclata-t-il de rire.

Ils se levèrent en me saluant d'un « au revoir et bonne année Madame ! »

Je restais seule, complètement ébranlée par les révélations du jeune homme. Ainsi Nicolas était mort mais d'une certaine façon, il continuait à vivre à travers ce fils, fruit de son amour pour une autre femme. Son fils Léo, dont je venais de faire la connaissance, bien vivant et heureux malgré tout.

Les premiers immeubles de Rennes défilèrent devant la vitre. Sofia se leva et songea en récupérant sa valise que la vie réservait parfois de bonnes surprises et que le maillon d'une génération à une autre pouvait être maintenu, même commencé dans le malheur.

Quant à toi, pauvre Sofia, que vas-tu transmettre ? Que restera-t-il de toi et de ta vie quand tu auras disparu ? Un secret, aussi lourd soit-il, ne doit pas empêcher d'aimer et de vivre.

En descendant les marches du train, souriante, elle énuméra intérieurement ses résolutions urgentes pour 2023 : téléphoner à Simon pour s'excuser et lui dire qu'elle revenait à la maison, reprendre leur projet d'adoption, changer de date pour revoir ses amies et s'autoriser –enfin !- le droit au bonheur.